Musée de l'homme (Paris). Revue des traditions populaires. 1898/06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LE CONTE DE CENDRILLON CHEZ LES CHAM

J'AI déjà donné en 1894 dans mon *Cambodge, contes et légendes*, le conte de Cendrillon que j'ai découvert au Cambodge sous le nom de *Néang-Kantok*. Je l'ai fait suivre de la version annamite que M. Landes a trouvée en Cochinchine et qu'il a publiée dans les *Excursions et reconnaissances* de Saïgon (mars-avril 1885). J'avais rapproché ces deux versions afin qu'on pût les comparer et juger le génie littéraire de deux peuples voisins et cependant si dissemblables. Ce rapprochement a été très apprécié et plusieurs critiques ont pensé qu'il y avait un grand intérêt littéraire à mettre ainsi en présence les contes populaires de différents peuples, surtout lorsque la donnée est la même, et quand on a la bonne fortune de les découvrir.

Depuis lors, j'ai eu « la bonne fortune », pour employer l'expression de deux des critiques dont je viens de parler, de mettre la main sur la version chame de notre conte de Cendrillon. M. Human, commissaire du gouvernement au Laos, et qui vient d'y mourir, en passant à Kratié, en 1894, m'a remis la version du même conte qu'il s'était procurée chez les Cham du Binh-Thuan. Cette version chame du conte de Cendrillon était écrite en langue chame et en caractères arabes ; M. Human en avait commencé la traduction, mais ce qu'il avait traduit ne comprenait que la première partie et ne me conduisait que jusqu'à l'endroit où le roi déclare qu'il épousera Cendrillon qui vient de chausser la sandale d'or. En outre, cette version, très exacte d'ailleurs, était écrite au crayon, de premier jet, très fin, mais pourtant lisible. Je cherchai un cham originaire du Binh-Thuan qui connut très bien la langue et les caractères chams et assez bien le cambodgien pour pouvoir, avec moi, continuer la traduction commencée et revoir ce qui avait été fait. Je découvris cet homme ; c'était un descendant de la famille royale chame qui a tant de représentants au Cambodge ; il se mit entièrement à ma disposition. Je lui remis la copie chame de M. Human ; il la trouva correcte quant au texte, mais incorrecte quant à la copie, quant à l'orthographe. Il en chercha une autre copie et parvint à en découvrir une dans la province de Lovœk ; il en fit une copie soigneuse, la tradui-

sit en cambodgien avec l'aide du gouverneur de Kanchor qui est d'origine chame, puis m'apporta la copie de M. Human que je lui avais confiée, un texte cham et la traduction cambodgienne. C'est cette dernière traduction qui m'a servi. Ma traduction en français faite, je l'ai remise à un cham qui connaît le français ; il l'a traduite en assez mauvais cham et sa traduction a été collationnée, avec le texte cham que j'avais pu me procurer, par le descendant des rois cham. Il a trouvé ma traduction aussi exacte que possible, sauf en trois passages que j'ai modifiés sur ses indications.

C'est ce qui est sorti de ce travail que j'offre au lecteur sous le titre de : la *Sandale d'or*. Je dois ajouter pour être complet qu'on donne aussi à ce conte le titre de *Conte des demoiselles Hulek et Kjong*, et qu'il est connu des cham, tant au Binh-Thuan qu'au Cambodge, aussi bien sous ce titre que sous l'autre.

J'ai pensé que les lecteurs de la *Revue des traditions populaires* qui, certainement connaissent tous notre charmant conte de Perrault, seraient heureux de le retrouver à l'autre bout de la terre, chez ce peuple cham qui fut autrefois un grand peuple et qui ne compte plus aujourd'hui que quelques tribus dispersées au sud de l'Annam, au Cambodge et au Siam.

LA SANDALE D'OR

En ce temps-là il y avait deux jeunes filles nommées Hulek et Kjong; elles étaient, l'une la propre fille, l'autre la fille adoptive d'une vieille femme. On savait qu'elles étaient nées toutes les deux dans l'année du Cheval, mais comme elles étaient tout à fait semblables, pareilles à deux chevaux du même âge, bien appareillés, on ne pouvait dire qu'elle était l'aînée, qu'elle était la cadette.

Or, il arriva que leur mère désira leur donner un rang dans sa maison. Elle les fit venir devant elle et s'adressant à demoiselle Hulek, sa propre fille, elle lui dit :

— A partir de maintenant, Hulek, vous traiterez demoiselle Kjong comme votre aînée.

Demoiselle Hulek répondit :

— Vous êtes ma propre mère et vous m'ordonnez de considérer Kjong, qui est du même âge que moi, comme mon aînée. Je ne le veux pas. Mère, si vous me punissez à tort, j'accepterai la punition, mais rien ne pourra m'obliger à me reconnaître l'inférieure de Kjong, votre fille adoptive.

Entendant ces paroles, madame la mère, s'adressant à demoiselle Kjong lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, Kjong, vous qui êtes ma fille adoptive, vous considérerez Hulek, ma propre fille, comme votre aînée.

Or, il arriva que Kjong, par malice et parlant à son aînée, lui disait tantôt « ma sœur » et tantôt « ma petite ». Demoiselle Hulek, mécontente d'elle, alla trouver sa mère et lui dit :

— C'est une honte pour moi, ô mère ; un jour petite Kjong m'appelle « ma sœur » puis le jour suivant elle m'appelle « petite ». Je suis honteuse devant nos camarades qui nous connaissent l'une et l'autre. Si elle tient tant à m'appeler « petite » qu'elle continue, mais si elle m'appelle « ma sœur » une fois qu'elle dise toujours « ma sœur ». Si elle doit continuer de m'appeler tantôt « ma sœur » tantôt « petite » je ne veux plus rester dans ce pays et je suis résolue à le quitter pour m'en aller dans un autre pays, très loin.

La mère entendant cela prit deux corbeilles, les donna aux deux filles et les envoya pêcher du poisson.

— Celle qui aura pris le plus de poissons, dit-elle, sera considérée comme l'aînée ; celle qui en aura pris le moins sera considérée comme la plus-jeune.

Les deux demoiselles, ayant chacune leur corbeille, sortirent alors de la maison et s'en allèrent à une grande mare qui contenait toutes sortes de poissons. Dès qu'elles y furent arrivées demoiselle Kjong descendit dans l'eau avec sa corbeille et commença à pêcher. Quant à Hulek, plus paresseuse, elle resta au bord de la mare sans rien faire. Kjong voyant cela lui dit :

— Tu regardes l'eau, mais tu ne descends pas pêcher du poisson. Pourquoi restes-tu ainsi au sec ?

Demoiselle Hulek à ces paroles descendit dans la mare et commença à pêcher. Elle avait pris quatre poissons et demoiselle Kjong en avait dix dans sa corbeille, lorsque cette dernière fut prise d'un frisson et dit qu'elle avait froid.

— Si tu as froid, dit demoiselle Hulek, il faut aller au sec et attendre que la chaleur soit revenue à ton corps.

Kjong suivit le conseil que sa sœur lui donnait et monta au sec ; puis elle prit son écharpe qui était à terre et elle s'en enveloppa afin de perdre le froid. Or, elle avait laissé sa corbeille de poissons tout au bord de la mare et demoiselle Hulek, tout en allant et venant, passait près de cette corbeille et pêchait. Voyant la corbeille et les dix poissons qu'elle contenait, elle se dit en elle-même : « Petite Kjong a pris beaucoup plus de poissons que moi ; dans un instant elle va prendre sa corbeille pour la porter à notre mère, et notre mère va de nouveau me donner l'ordre de l'appeler « ma sœur ». Alors

je serai honteuse, moi la propre fille, près d'elle qui n'est qu'une fille adoptive. Il me faudra l'appeler « ma sœur » ; cela n'est pas possible. Quand l'autre jour mère m'a donné l'ordre de la nommer « ma sœur » j'ai répondu que j'étais semblable à elle et j'ai dit que je ne voulais pas la nommer « ma sœur ». Maintenant, parce qu'elle a pris plus de poissons que moi, mère va m'ordonner de la traiter comme mon aînée. Quelle figure ferai-je alors pour cacher ma honte. Je vais lui voler son poisson et je vais aller à la maison le présenter à ma mère. Alors, mère voyant que j'ai plus de poisson que petite Kjong décidera que je suis l'aînée. » Elle prit dans la corbeille de sa sœur le poisson qui s'y trouvait et le mit dans la sienne.

Cependant demoiselle Kjong, n'ayant plus froid, descend à la mare pour prendre sa corbeille et voit de suite qu'elle est vide, qu'il ne s'y trouve plus aucun poisson. S'adressant alors à sa sœur, elle lui dit :

— Tu as donc pris le poisson que j'ai pêché ; je l'ai laissé dans ma corbeille, là, sur le bord de la mare, près de toi. Je ne l'ai pas emportée et il n'y a plus un seul poisson dans ma corbeille.

Demoiselle Hulek répondit :

— Je n'ai rien vu dans ta corbeille depuis ce matin jusqu'à maintenant. Je n'ai même pas remarqué que tu laissais ta corbeille en cet endroit, mais j'ai entendu, il y a un instant, les corbeaux croasser tout près d'ici. Ils ont peut-être emporté tes poissons. Pourquoi me demandes-tu si je les ai pris ? Ai-je besoin de tes poissons, n'en ai-je pas quatorze dans ma corbeille ?

Hulek mentait certainement car c'était elle qui avait volé les poissons dans la corbeille de Kjong. Celle-ci le savait bien, mais elle ne dit rien ; elle demeura silencieuse car elle craignait d'être battue par Hulek. Alors toute attristée elle se mit à réfléchir ainsi : « Je suis toute seule, orpheline, abandonnée, je n'ai pas de père, pas de mère. C'est inutilement que je réclamerais mes poissons à celle qui les a volés; elle me les refusera et me battra ; dans cette campagne où nous sommes seules qui viendra me défendre ? » Des larmes coulent de ses yeux ; elle voudrait bien rentrer à la maison, mais elle n'ose, car n'ayant point de poisson à rapporter à sa mère, elle a peur d'être battue. Alors, elle se met à pêcher dans l'espoir de prendre quelques poissons et d'en avoir un ou deux à rapporter à sa mère. Elle prit trois tjulek et un tjerok. Mais pendant qu'elle pêchait Hulek s'en était allée. Kjong se voyant seule, prit sa corbeille et s'en alla ; elle offrit à sa mère les trois tjulek mais elle conserva le petit poisson tjarok et le dissimula afin que sa mère adoptive et Hulek ne

le vissent point ; puis elle alla le mettre dans une citerne voisine avec l'intention de le nourrir et d'en faire son ami.

Sa mère, en recevant les trois poissons, lui dit :

— Puisque tu as pris moins de poissons que ta sœur, tu seras considérée comme étant sa cadette.

C'est ainsi que Hulek devint l'aînée.

Kjong ne répondit rien à sa mère ; elle ne lui dit pas que Hulek lui avait volé ses poissons. Elle cacha sa tristesse et sa mère ne sut point la vérité par elle. Sa mère lui dit encore :

— A partir de maintenant, Kjong, tu considéreras Hulek comme ton aînée et tu la nommeras « sœur ».

Kjonk se soumit sans rien dire aux ordres de sa mère.

A quelque temps de là sa mère lui dit :

— Vas-tu donc rester ainsi oisive à ne rien faire ? j'ai acheté un troupeau de chèvres ; dorénavant c'est toi qui mèneras paître mes chèvres, c'est entendu.

Kjong, voyant que sa mère lui parlait ainsi, prit un bout de rotin, s'en fut à l'étable, fit sortir les chèvres et les mena paître. L'heure de manger étant venue, elle conduisit ses chèvres auprès de la citerne dans laquelle elle élevait son ami le poisson. Elle alla chercher son riz pour le manger, et, s'installant au bord de la citerne, elle appela le poisson :

— Eh ! tjerok, viens ici, ton aînée t'apporte des miettes de riz, viens manger avec ton aînée qui déjeune ; elle mangera la grosse part et te donnera les miettes.

Le poisson, reconnaissant la voix qui l'appelait, monta du fond de la citerne, s'approcha du bord, tout près d'elle et se mit à manger ce qu'elle lui donnait ; ils étaient là ensemble comme deux amies, l'aînée et la cadette, s'aimant beaucoup, n'ayant qu'un cœur. Kjong nourrissait ainsi son poisson, et sa mère ni Hulek n'en savaient rien.

Chaque jour Kjong venait apporter son riz au bord de la citerne afin de manger avec son poisson et cent jours il en fut ainsi sans qu'elle manquât de venir une seule fois au bord de la citerne.

Pendant longtemps Hulek ne sut pas ce que sa sœur allait faire en cet endroit, mais un jour elle se cacha pour épier Kjong et la vit donner à manger à un poisson qu'elle élevait dans la citerne. Or le lendemain, il arriva que les chèvres que Kjong gardait s'en allèrent brouter un champ de coton qu'un homme avait planté. Cet homme voyant cela prit les chèvres et Kjong fut obligée d'aller les lui réclamer. Pendant ce temps Hulek qui était restée à la maison, s'apercevant qu'il se faisait tard et ne voyant pas revenir Kjong se

dit en elle-même : « Comment se fait-il que Kjong ne revienne pas ? » Alors se voyant seule, Hulek prit du riz et s'en alla à la citerne dans laquelle Kjong avait mis son poisson, puis imitant la voix de Kjong elle l'appela :

— Eh ! tjerok, monte, viens prendre du riz et mange.

Le poisson crut que c'était Kjong qui l'appelait; il vint manger et Hulek s'empara de lui, l'emporta à la maison et le tua. Puis elle le coupa en trois morceaux, le fit cuire avec du vinaigre et le mangea toute seule en cachette de sa mère.

Kjong, de retour à la maison, prit son riz et s'en alla au bord de la citerne. Elle appela son poisson en lui disant :

— Viens manger du riz avec ton aînée.

Elle l'appela cinq fois, six fois mais en vain, le poisson ne parut pas. Alors, très malheureuse, elle se mit à se lamenter, en disant : « Moi, je n'ai point d'amis, j'avais pris le petit poisson pour le nourrir, l'élever, en faire mon petit camarade et quelqu'un est venu le voler ; c'est certain puisque je ne le vois plus paraître quand je l'appelle. Alors Kjong pleure de ce moment à la fin de la journée ; elle pleure son poisson perdu ; elle ne mange point et la nuit venue, quoique couchée, elle ne peut s'endormir ; elle pleure. Enfin, lassée, elle s'endort et voit en rêve son poisson qui vient à elle et qui lui parle : « Sœur aînée (lui dit-il), cesse de pleurer ; sœur aînée sèche tes larmes. Il est certain que ma sœur aînée aimait beaucoup son petit cadet, mais il faut que ma sœur prenne ce qui reste de moi, mette (ce qu'elle trouvera) dans une noix de coco et qu'elle m'enterre au bord de la route, à un carrefour, de manière qu'en allant et venant, ma sœur aînée puisse venir me visiter. Quant à moi, voici ce qui m'est arrivé : l'autre jour pendant que ma sœur gardait ses chèvres, une personne nommée Hulek est venue m'apporter du riz ; elle m'a appelé ; alors croyant que c'était ma sœur aînée, comme de coutume j'ai monté du fond de la citerne; je me suis approché et de suite cette personne s'est emparé de moi, m'a emporté en sa maison, m'a fait cuire au vinaigre et m'a mangé Cependant un morceau, un tiers de moi-même est resté ; elle l'a pris, la mis dans un nœud de bambou et est allée le cacher près de la jarre à conserver l'eau. » Se souvenant de ce que le poisson lui avait dit en son rêve, Kjong, dès le matin s'étant levée, alla voir (près de la jarre) et reconnut que ce qui lui avait été dit en rêve était vrai. Elle prit les restes de son petit ami et les plaça dans une noix de coco qu'elle alla enterrer à un carrefour, au bord du chemin.

Le jour suivant, comme il lui avait été dit, et tout en conduisant ses chèvres, en allant et en venant manger, elle rendait visite non-

seulement au tombeau de son petit ami, mais à ces restes eux-mêmes. Or, un jour, comme elle était venue faire cette visite, elle aperçut une sandale d'or à l'endroit même où le poisson était enterré ; elle la prit et l'emporta à la maison mais en prenant bien soin de ne la laisser voir ni à sa mère ni à Hulek. Quant aux restes du poisson, ils avaient disparu ; ils étaient devenus deux sandales d'or, l'une que Kjong avait trouvée et cachée, l'autre qu'un corbeau avait emportée dans son bec et qu'il avait laissée tomber dans le palais du roi.

Le roi ayant trouvé cette sandale d'or à la porte de son palais, la trouva si jolie et si petite, bien qu'il reconnut à certains détails qu'elle appartenait à une fille nubile mais non mariée, qu'il résolut d'épouser celle qui pourrait la chausser. Il envoya l'ordre dans tous les villages à toutes les filles qui avaient le pied petit de venir au palais essayer de chausser la sandale d'or qu'il avait trouvée ; et ceux qui portaient cet ordre à tous les villages s'en allaient disant : « Le roi fera son épouse de celle qui pourra chausser cette sandale. »

Alors toutes les jeunes filles des villages du royaume qui avaient un petit pied venaient par centaines, par milliers de tous les points du pays et se pressaient au palais pour essayer la sandale d'or. Kjong voyant cela demanda à sa mère la permission d'aller comme toutes les filles essayer la sandale, mais sa mère adoptive la lui refusa. (Par contre) elle ordonna à Hulek, sa propre fille, de s'y rendre tout de suite. Kjong voyant cela se mit à pleurer, à soupirer, à demander de s'y rendre, ne fût-ce qu'un tout petit moment. Sa mère voyant sa désolation lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, puisque tu pleures tant pour y aller, tu iras, mais à une condition. Je vais prendre une mesure de sésame, une mesure de riz et une mesure de pois ; je vais les mêler ensemble et les répandre sur la terre, dans l'herbe ; tu les trieras et tu mettras d'un côté les grains de sésame, de l'autre les grains de riz et d'autre part les pois ; quand tu auras fini je mesurerai avec soin les trois tas et s'il n'y manque rien tu iras au palais du roi, sinon tu n'iras pas.

(Le mélange étant fait et, tout étant répandu à terre) Kjong se mit à ramasser et à trier, pleurant toute l'eau de ses yeux ; mais le Puissant eût pitié d'elle ; il envoya une grande quantité d'oiseaux, des vautours même, faire le triage. En un instant tout fut fini ; alors Kjong alla prévenir sa mère en disant :

— Mère, j'ai tout trié, c'est fait.

La mère, voyant que le triage était fait, se disait en elle-même :

« Comment cette petite a-t-elle pu ramasser si vite et trier toutes ces graines, je ne sais vraiment pas. » Alors elle dit :

— Tu as fini, c'est vrai, mais je ne te permets pas encore d'aller au palais du roi. Donne-moi cet écheveau de soie, je vais l'embrouiller tant que je vais pouvoir. Si tu parviens à le débrouiller et à le remettre comme il était avant, je te laisserai aller essayer la sandale d'or.

(L'écheveau ayant été brouillé par la mère) Kjong en pleurant se mit à le débrouiller. Alors le Puissant eut encore pitié d'elle, il lui envoya une fourmi magicienne, et cette fourmi se mit à ramper dans l'écheveau tirant le fil derrière elle, si bien qu'une heure ne s'était pas écoulée que l'écheveau était débrouillé. Alors demoiselle Kjong alla trouver sa mère et lui dit qu'elle avait débrouillé l'écheveau de soie. La mère vint voir et reconnut que c'était vrai. Elle lui permit alors de se rendre au palais.

Kjong alla chercher la sandale d'or qu'elle avait cachée dans une écharpe et se rendit au palais. Le roi, la voyant, lui donna l'ordre d'essayer la sandale qu'il avait trouvée. Kjong lui obéit et il se trouva que cette sandale lui allait très exactement. Kjong devait donc être la femme du roi.

Prenant alors la sandale qu'elle avait apportée et qu'elle tenait enveloppée dans une écharpe, Kjong la présenta au roi. Le roi l'ayant examinée trouva qu'elle ressemblait exactement à celle que le corbeau avait apportée dans son bec et qu'il avait laissée tomber dans le palais. Alors, l'interrogeant, il lui dit :

— Quel est l'ouvrier qui l'a faite ?

Kjong répondit :

— Il est certain qu'aucun ouvrier ne l'a faite. Je nourrissais il y a quelques temps un petit poisson tjerok, mais une personne est venue le prendre ; elle l'a fait cuire et elle en a mangé une partie ; j'ai trouvé l'autre partie, je l'ai enterrée et tous les jours j'allais lui rendre visite. Un jour je n'ai plus retrouvé les restes de mon petit ami, mais à leur place j'ai trouvé une sandale d'or.

Kjong dit cela au roi dans un très beau discours. Quant aux misères que lui avait faites sa mère adoptive, quant à l'histoire des graines de sésame, de riz et de pois mêlés ensemble qu'elle avait dû ramasser à terre et trier, quant à l'écheveau brouillé qu'elle avait dû démêler, elle n'en parla point ; elle se tut sur toutes ces choses. Le roi lui dit :

— Je vois clairement d'après tout ce que vous me dites, ô princesse, que le Puissant a décidé que vous devez être mon épouse.

Quelques mois plus tard, la mère adoptive de Kjong vint au palais. Ayant salué le roi, elle lui dit :

— Aujourd'hui nous avons nos biens à porter dans une autre maison. Je viens vous demander dame Kjong pour un ou deux jours, après quoi elle reviendra.

Le roi laissa aller Kjong mais il recommanda à la mère de la ramener dès le lendemain matin.

La mère n'était point satisfaite de Kjong et Hulek était jalouse d'elle, cependant l'une et l'autre ne laissèrent rien paraître de leur inimitié. Mais à l'heure du repas elles ne lui offrirent point à manger, et, la nuit venue, elle ne lui donnèrent pas de natte pour se coucher. Kjong dormit sur la terre nue.

Le lendemain dès le réveil, la mère envoye ses deux filles aux champs avec l'ordre de cueillir des noix de coco. Kjong et Hulek partent toutes les deux ; mais tandis que Kjong monte sur un cocotier, Hulek qui a un grand couteau demeure à terre. Kjong tort les tiges qui portent les cocos pour les faire tomber et Hulek à grands coups de son couteau cherche à couper l'arbre sur lequel est sa sœur, afin de la faire tomber. Kjong voyant ce que fait sa sœur, n'ose pas descendre de son arbre parce qu'elle a peur ; mais, au moment où le cocotier s'abat, elle saute sur un autre cocotier voisin. Voyant cela, Hulek attaque le cocotier sur lequel sa sœur s'est réfugiée et déjà l'arbre s'incline pour tomber. Mais Kjong saute sur un cocotier voisin ; Hulek l'abat encore, Kjong saute ainsi d'arbre en arbre jusqu'à un cocotier qui se trouve situé au bord d'une mare et qui, maintenant que les autres arbres sont abattus, est isolé. Hulek l'abat ; Kjong tombe dans la mare et se noie. Mais la vie l'a à peine quittée qu'elle renaît sous la forme d'une tortue dorée habitant cette mare.

Alors Hulek rentre à la maison et dit à sa mère que Kjong est tombée d'un cocotier et qu'elle s'est tuée.

— Tant pis, dit la mère, mais puisqu'elle est morte il convient que j'aille te présenter au roi, t'offrir à lui pour que tu sois sa femme à la place de Kjong qui est morte.

La mère emmène Hulek au palais. Le roi, les voyant toutes les deux, dit :

— Où est dame Kjong ? Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?

La vieille lui répond :

— Je l'avais avec votre permission, ô roi, emmenée à la maison ; vers le milieu de la nuit elle a pris la fuite et, depuis ce moment, je n'ai pas pu retrouver ses traces. Je l'ai cherchée toute la journée et

je n'ai pu la retrouver. Maintenant j'ai peur que vous me reprochiez de l'avoir emmenée chez moi et je vous amène ma propre fille afin qu'elle occupe la place de dame Kjong. Je vous prie de garder demoiselle Hulek comme votre épouse jusqu'à ce que je vous ramène dame Kjong.

Le roi donne l'ordre de punir cette mère qui n'a pas su surveiller sa fille, mais la vieille est très effrayée ; elle pleure et se lamente. Elle supplie et le roi lui fait grâce sous condition qu'elle va de suite et très activement se mettre à la recherche de la princesse.

La mère rentre chez elle et demeure un demi-mois sans rien faire dire au roi. Cependant le roi est très attristé ; il a chaud dans son cœur et ne sait que faire pour se divertir. Un jour, il envoie chercher le Youmréach, le Châkrey et le Véang[1] et leur donne l'ordre de prendre les tam-tam, les gongs, les pols[2] armés d'arcs, les pols armés de lances, et des filets à prendre des oiseaux et les poissons, puis de l'accompagner dans la forêt où il veut aller se promener.

Le Krâlahôm[3], le Youmréach accompagnent le roi ; ils arrivent à la mare dans laquelle a péri la princesse et près des cocotiers que Hulek a abattus. Le roi, à la vue de cette mare, se sent attiré vers elle ; il sent la tristesse envahir son cœur ; il voudrait pleurer mais il ne peut et, pourtant, ses pensées à ce moment même lui rappellent dame Kjong. Ne pouvant plus s'éloigner de cette mare, il s'adresse au Krâlahôm, au Youmréach et leur dit :

— Je ne sais pourquoi, depuis que je suis devant cette mare, je ne puis plus m'en éloigner. Je suis tout triste. Descendez donc dans cette mare et voyez ce qui peut ainsi m'attirer vers elle.

Le Krâlahôm, le Youmréach descendent dans la mare et trouvent la tortue dorée. Ils la prennent et viennent la présenter au roi. Celui-ci la voyant respire avec peine et des larmes coulent de ses yeux. Le Krâlahôm et le Youmréach emportent la tortue au palais et le roi donne l'ordre de construire immédiatement pour elle un bassin doré. Un demi-mois s'écoule et le roi, à chaque instant, va voir la tortue dorée sans pouvoir chasser de son cœur le chagrin qui l'emplit. Il est triste toujours, sa respiration est pénible ; il languit, il est presque mourant.

Alors dame Hulek voyant que le roi va souvent au bassin de la tortue dorée, qu'il en revient triste et qu'il ne peut plus prendre aucune nourriture, ne peut plus dormir, s'inquiète, s'attriste à son tour. Un jour que le roi est allé avec Krâlahôm et le Youmréach se

1. Les ministres de la justice, des transports par terre (guerre) et du palais.
2. Guerriers.
3. Ministre des transports par eau (marine).

promener loin du palais, dame Hulek qui est restée va prendre la tortue dans son bassin, la tue et la mange. En rentrant le roi va au bassin doré et n'y trouve plus sa tortue. Il demande à tous ceux qui sont dans le palais ce qu'elle est devenue, en disant :

— Qui a pris la tortue dorée que je nourrissais dans ce bassin ?

Dame Hulek lui dit :

— Ce n'est pas moi ; pourquoi l'aurai-je prise ?

Le roi dit alors :

— Puisque celui qui a pris ma tortue dorée ne veut pas le dire, je vais faire venir le devin ; il saura bien découvrir son nom, et je lui ferai couper la tête.

Dame Hulek, entendant le roi dire qu'il allait faire venir le devin, avoua la vérité au roi et lui dit :

— C'est moi qui ai pris la tortue pour la manger.

Le roi lui dit :

— J'ai des chèvres, des daims qui sont élevés ici ; pourquoi puisque tu avais envie de viande, n'as-tu pas fait tuer l'un d'eux pour le manger.

Dame Hulek répondit :

— J'ai eu envie de manger de la chair de tortue dorée, ô roi, parce que je suis enceinte.

Le roi entendant dame Hulek parler ainsi se dit en lui-même :

— Elle ment assurément car je n'ai jamais couché avec elle ; elle n'est pas enceinte, c'est une femme méchante, une menteuse.

Dame Hulek, ayant mangé la chair de la tortue dorée, avait fait jeter la carapace hors du palais. Cette carapace prit la forme d'un merle parleur, et ce merle venait tous les jours, quand il voulait chanter, se poser au sommet de la tour habitée par le roi. Il chantait si bien que les hommes, les femmes et les enfants se rassemblaient pour l'écouter. Le roi, entendant son joli chant, fit le souhait suivant : « Si dame Kjong a repris naissance sous la forme d'une tortue dorée ; si, après la mort de cette tortue, elle a repris naissance sous la forme de ce merle parleur, que ce merle vienne se poser sur la paume de ma main. »

Le merle parleur, sachant quel souhait le roi venait de former, prit son vol et vint se poser sur la paume de sa main. Le roi l'emporta dans son palais, puis, faisant appeler un mandarin, il lui donna l'ordre de faire construire une cage d'or pour y mettre le merle parleur.

Sept jours plus tard, le roi étant allé dans la forêt pour se divertir, dame Hulek, qui était restée au palais, prit le merle, le tua, le fit cuire et le mangea. Quand le roi rentra de sa promenade et qu'il ne vit plus le merle en sa cage, il demanda à dame Hulek :

— Qu'est devenu mon merle parleur ? je ne le vois plus.

Dame Hulek répondit :

— Comme je faisais cuire mon dîner, un merle est venu s'abattre dans ma marmite toute pleine d'eau bouillante ; il est mort et j'ai mangé sa chair.

Le roi fut si ému de cette réponse qu'il ne put rien dire.

Quand dame Hulek eut mangé la chair du merle parleur, elle envoya jeter les plumes hors du palais, et ces plumes, se transformant, donnèrent naissance à des jeunes tiges de bambous.

Quelques jours plus tard, le roi, étant de nouveau sorti de son palais, vit ces jeunes tiges de bambous en un lieu où il n'y avait jamais eu de bambous ; il s'approcha d'elles pour les voir, et en lui-même il se disait :

— Jamais il n'est poussé de bambous ici, près de mon palais ; d'où viennent ceux-ci ?

Dame Hulek, entendant parler ainsi le roi, remarqua que les bambous avaient poussé à l'endroit où les plumes du merle avaient été jetées. Quand le roi se fut éloigné, elle fit couper les tiges de bambou et les mangea.

A son retour, le roi ne vit plus les jeunes tiges de bambous qu'il avait regardées en passant et dit :

— Qui a coupé les tiges de bambous qui étaient là, en cet endroit, quand j'ai passé ?

Dame Hulek répondit :

— C'est moi, car je croyais qu'elles avaient poussé seules ; j'ignorais que vous voulussiez les garder.

Le roi ne dit rien.

Dame Hulek, cette fois, avait fait jeter à deux ou trois jours de marche, loin du palais, les écorces des tiges de bambous. Ces écorces se transformèrent et donnèrent naissance à un arbre Pén qui poussa tout au bord de la route la plus fréquentée du royaume. Il devint de suite très haut, et tous ceux qui passaient en cet endroit remarquaient sa beauté extraordinaire, mais observaient avec surprise qu'il n'avait pas un seul fruit.

A peu de temps de là, une vieille femme qui vendait des peignes à tisser vint se reposer sous cet arbre et se prit à dire :

— Comment se fait-il que ce bel arbre n'ait pas un seul fruit ?

Et, disant celà, elle se mit à chercher du regard entre les branches. Elle découvrit un seul fruit, mais bien rond, mûr et très beau.

— Ce fruit est très haut, pensa-t-elle ; comment faire pour l'avoir ? que faire pour qu'il tombe ?

Comme elle achevait de penser ainsi, le fruit, se détachant de sa

tige, tomba dans son panier. Elle le prit avec l'intention de le manger, mais voyant qu'il était exactement rond et très beau elle décida de le conserver. Elle le remit dans son panier et prit la route de sa maison. Quand elle fut chez elle, elle le déposa dans une jarre pleine de riz, puis elle repartit vendre ses peignes comme à l'ordinaire. Quand elle rentra chez elle pour déjeûner, elle trouva son repas tout préparé et sa maison balayée avec soin ; on n'aurait pas pu trouver le moindre grain de poussière dans les coins.

Très surprise en son cœur, elle se dit : « Qui donc est venu préparer mon repas, balayer ma maison, essuyer partout ? » Puis elle se mit à manger. Son repas fait, elle repartit vendre ses peignes. L'heure du repas étant venue, la vieille rentra chez elle, et, comme le matin, elle vit qu'on avait balayé partout, essuyé les moindres choses, et comme son repas était préparé, elle pensa :

— Je suis restée sans parents, pauvre ; je n'ai ni sœur, ni frère ; comment se fait-il qu'on vienne balayer ma maison et préparer mon repas ? » Elle se mit à manger, puis son repas terminé, elle repartit vendre ses peignes à tisser.

Quand la vieille fut sortie, dame Kjong sortit du fruit qu'elle habitait et se dit : « Il faut faire ici une belle cour ; mettre là des plats sur un plateau et poser ce plateau sur un petit plancher. »

A son retour, la vieille vit avec surprise ce qui avait été fait pendant son absence et se demanda si cela avait été fait par des hommes ou par des dieux.

Deux jours plus tard elle fit semblant de sortir et se cacha pour voir ce qui allait se passer chez elle. Un instant s'était à peine écoulé qu'elle vit une jeune fille vaquer chez elle et qui, déjà, commençait à faire le ménage. Elle pensa dans son cœur :

D'où vient donc cette jeune fille qui est maintenant chez moi ? Viendrait-elle du fruit du Pén que j'ai mis avec mon riz ?

Voulant s'en assurer, elle alla regarder dans la jarre et vit qu'il ne restait plus que l'écorce du fruit du Pén ; elle prit cette écorce et la cacha, puis, allant tout près de la jeune fille qui ne l'avait point vue, elle toussa. Dame Kjong sursauta et s'élança vers la jarre afin de rentrer dans l'écorce du fruit Pén, mais, comme la vieille avait pris cette écorce et l'avait cachée, elle ne put y rentrer. Elle revint alors vers la vieille et se mit à la regarder en souriant. La vieille lui demanda :

— Où demeurez-vous ? Habitez-vous l'écorce du fruit Pén ou bien demeurez vous ailleurs ?

Dame Kjong répondit :

— Autrefois, j'habitais avec ma mère adoptive. Un jour le roi

donna l'ordre de faire venir toutes les jeunes filles du pays, toutes les jeunes filles du royaume afin qu'elles pussent essayer une sandale d'or qu'il avait trouvée dans son palais et qu'un corbeau avait laissée tomber à ses pieds ; il avait déclaré qu'il prendrait pour grande reine celle qui pourrait chausser cette sandale. J'ai chaussé cette sandale et elle m'allait si parfaitement que le roi me prit pour sa grande épouse. Plus tard, ma mère adoptive fut me demander au roi pour quelques jours ; le roi me laissa aller avec elle pour deux jours et ma mère décida que j'irais avec ma sœur chercher des noix de coco tout en haut des cocotiers. Le lendemain, je partis avec Hulek, sa propre fille, et je montai sur un cocotier alors qu'elle demeurait en bas. Voyant que j'étais tout en haut, elle prit son couteau et coupa le cocotier sur lequel je me trouvais ; je sautai sur un autre elle le coupa encore, et ainsi de suite jusqu'à un cocotier sur lequel je sautai et qui se trouvait, les autres ayant été abattus, tout seul au bord d'une mare. Elle l'abattit ; je tombai dans la mare et je me noyai. Mais, à peine morte, je renaquis sous la forme d'une tortue dorée et j'habitai la mare. Le roi vint à cette mare, me fit pêcher par ses gens et me plaça dans un très beau bassin situé dans le palais ; ma sœur vint m'y prendre, me tua, prit ma chair et la mangea. Je renaquis sous la forme d'un merle parleur et, le roi m'ayant pris sur sa main où j'étais venue me poser, j'habitai une belle cage d'or qu'on avait construite tout exprès pour moi ; ma sœur vint m'y prendre, me tua, prit ma chair et la mangea. Je renaquis sous la forme de jeunes tiges de bambous ; ma sœur vint à ces jeunes tiges avec un couteau, les coupa et les mangea. Je renaquis encore à l'endroit où elle avait jeté les écorces sous la forme d'un arbre Pén, tout au bord de la route la plus fréquentée du royaume ; puis je devins un fruit de cet arbre.

La vieille lui dit :

— Quand vous habitiez ce fruit, comment mangiez-vous ?

Dame Kjong répondit :

— Si j'avais désiré manger j'aurais pu manger ; mais je ne désirais pas manger et je ne m'en trouvais pas plus mal.

Alors dame Kjong dit à la vieille :

— Maintenant, mère, allez inviter le roi à venir en votre maison. Si le roi vous demande pourquoi vous l'invitez, vous lui répondrez : « C'est parce que je donne aujourd'hui, chez moi, un grand festin que je veux vous inviter à venir sans faute en ma maison. »

La vieille dit :

— Ma maison est vieille et en ruines ; les murs sont à moitié détruits, et je n'ai rien à offrir, pas même du riz à manger. Je suis

pauvre, très pauvre ; comment voulez-vous que je trouve quelque chose à offrir au roi ?

Dame Kjong répondit :

— Soyez sans inquiétude et faités tout ce que je vous dis ; allez de suite et revenez vite. Quant à votre maison, je me charge de la remplacer par une neuve ; quant aux mets, je me charge de les apprêter tous afin que vous puissiez les offrir au roi ; allez sans crainte l'inviter.

Alors, la vieille, ayant écouté dame Kjong, sortit et s'en alla au palais. Quand elle y fut, elle alla à la salle des audiences, y monta et fut s'asseoir devant le roi. Celui-ci, voyant que cette vieille était assise à l'endroit où vont s'asseoir ceux qui désirent lui parler, lui demanda :

— D'où venez-vous la vieille et que voulez-vous ?

La vieille répondit :

— O roi, aujourd'hui j'ai préparé un grand festin et je viens vous inviter à venir manger chez moi afin que vous soyez heureux en ma maison.

Le roi ne répondit pas. Il la regarda un instant et vit que sa figure était très triste et qu'elle allait pleurer. La vieille le salua de nouveau et dit :

— Si le roi ne veut pas rester longtemps en ma maison, qu'il n'y vienne qu'un instant.

Le roi, voyant que la vieille insistait, lui dit :

— Si tu veux que j'aille me divertir chez toi, procure-toi du drap pour faire un tapis qui, de ta maison aboutisse à mon palais, puis sur ce tapis de drap mets du velours. Quand tu auras ainsi préparé la route, j'irai chez toi.

La vieille rentra chez elle et trouva sa maison joliement réparée, parfaitement aménagée, toute neuve, avec des piliers dorés. Elle y monta et vit sur une basse estrade des mets nombreux, délicieux, déjà tout préparés pour le roi.

Dame Kjong, la voyant, lui dit :

— Mère, comment trouvez-vous votre maison aujourd'hui ? et ces mets trouvez-vous qu'ils sont assez nombreux et assez choisis parmi les meilleurs ? Il y a ici tout ce que l'on peut trouver de bon dans le monde.

La vieille, après avoir exprimé sa surprise par des paroles nombreuses et des oh ! des ah ! dit :

— Si vous voulez que le roi vienne chez nous, il faut que vous tapissiez la rue de drap et de velours depuis son palais jusqu'ici. S'il y a un tapis il viendra ; s'il n'y en a pas il ne viendra pas.

Dame Kjong lui dit :

— C'est bien ; le tapis qu'il désire sera mis, retournez et renouvelez votre invitation.

La vieille partit pour dire au roi qu'elle avait trouvé le drap et le velours. Alors, à mesure qu'elle s'éloignait de sa maison et s'avançait vers le palais, le drap et le velours paraissaient derrière elle et s'étendaient de sa porte à celle du palais du roi. La vieille, voyant cela, se disait : « Certainement dame Kjong a autrefois acquis beaucoup de mérites. »

La vieille dit alors au roi :

— Le drap et le velours couvrent maintenant la rue ; ô roi, je viens encore vous prier de venir chez moi.

Le roi, à ces paroles, sort de son palais, pour voir si la vieille a dit vrai, puis il pense en son cœur : « Pourquoi cette vieille offre-t-elle aujourd'hui un festin et veut-elle que j'aille chez elle ? » Voyant le tapis qui couvre la rue, il dit à la vieille :

— C'est bien ! j'irai chez vous, cette après-midi, quand il fera moins chaud.

Puis il rentra dans sa chambre et la vieille retourna chez elle. Elle dit à dame Kjong :

— Le roi viendra chez nous cette après-midi, quand il fera plus frais.

Dame Kjong lui demanda :

— Avez-vous dit au roi que je suis avec vous ?

— Non, dit la vieille, je n'ai parlé de vous à personne.

Alors dame Kjong dit à la vieille :

— Mère, allez inviter tous les dignitaires grands et petits à venir se divertir chez vous. Si on vous demande pour quelle raison vous invitez aujourd'hui, vous répondrez qu'aujourd'hui vous donnez un grand festin.

Dans l'après-midi, les dignitaires qui avaient été invités vinrent tous et furent si surpris de voir cette vieille qui était très pauvre si bien logée et en possession de mets si délicats et si nombreux qu'ils lui demandèrent :

— Qui a fait tous ces gâteaux ?

— C'est moi, dit la vieille.

Et elle ne dit rien de dame Kjong qui était cependant à l'intérieur de la maison.

La fraîcheur étant venue, le roi sortit de son palais et s'achemina vers la maison de la vieille ; les grands et les petits dignitaires, les gardes nombreux, son cortège de mandarins de droite et de gauche et toute sa suite ordinaire l'accompagnaient, et cela comprenait au

moins dix mille personnes. Quand le roi arriva à la porte de l'enclos, il devint songeur.

La vieille, le voyant, vient à lui et l'invite à monter au kiosque préparé pour lui. Il y monte, et dans son cœur, il pense à dame Kjong.

Quant à celle-ci, elle reste à l'intérieur de la maison, ne se montre pas, mais surveille tout ; elle ordonne à la vieille de porter au roi les chiques de bétel toutes préparées et les cigarettes toutes faites qu'elle a rangées sur un très beau plateau, puis elle ajoute :

— Si le roi vous demande qui a fait ces chiques et ces cigarettes, vous répondrez : « Ce sont mes voisines qui sont venus m'aider. »

La vieille prend le plateau et va le présenter au roi ; le roi, voyant ce plateau de chiques et de cigarettes, observe avec quel soin elles ont été faites, avec quel art elles ont été roulées ; il dit à la vieille :

— Qui a fait ces chiques de bétel, qui a fait ces belles cigarettes ?

La vieille répond :

— Ce sont mes voisines ; elles sont venues m'aider.

Alors le roi étend la main pour prendre une cigarette et une chique mais une grande émotion le saisit ; la pensée lui vient que peut-être ces chiques et ces cigarettes ont été faites par dame Kjong. Alors il fait venir toutes les jeunes filles du voisinage afin de leur faire confectionner devant lui des chiques de bétel et des cigarettes car il pense qu'il n'y a pas de jeune fille au monde capable de confectionner des chiques de bétel aussi belles et des cigarettes aussi parfaitement roulées que celles que la vieille vient de lui offrir.

Les jeunes filles vinrent et se mirent à confectionner des chiques de bétel et des cigarettes, mais aucune d'elles ne parvint à les faire aussi bien que celles qui étaient dans le plateau.

Alors dame Kjong chargea la vieille de présenter au roi les mets qu'elle avait préparés. Le roi en voyant les gâteaux qu'on lui offrait, pensa :

— Il n'y a personne au monde qui soit capable de préparer d'aussi bonnes et belles choses.

Il dit à la vieille :

— Qui les a préparés pour vous? dites-moi la vérité et répondez promptement.

La vieille répondit :

— O roi, ce sont mes parents qui sont venus m'aider.

Le roi reprit :

— Tu ments ; ces gâteaux, ces mets délicats, ces chiques, ces cigarettes ont été préparés par ma grande épouse.

Cependant, dame Kjong, qui est restée dans la maison, pense que

sa mère adoptive lui a fait beaucoup de misère et que le roi et elle, Kjong, sont maintenant, à cause d'elle, comme une boîte à chaux[1] et son couvercle qui sont séparés un instant mais faits pour se rejoindre. Elle soupire. Le roi qui est sous le kiosque entend son soupir ; il se lève, entre dans la maison et voit dame Kjong. Il la saisit par le bras et des larmes roulent de ses yeux. Alors, il donne l'ordre à ses gens d'envoyer chercher le palanquin de la reine et d'organiser son cortège.

Le lendemain, il fait monter dame Kjong et la vieille dans le palanquin amené pour elles et les emmène dans son palais. Plein de reconnaissance pour la vieille qui a ramassé le fruit Pén, qui ne l'a pas mangé, qui l'a conservé, il lui fait beaucoup de présents, lui donne de l'or, de l'argent, des buffles, des bœufs, des éléphants, des chevaux.

La nuit venue il emmène dame Kjong dans sa chambre et Kjong lui raconte toutes les misères qu'on lui a faites, tous les chagrins qu'on lui a causés ; elle dit :

— Quand ma mère adoptive est venue me demander ici, je l'ai suivie ; arrivée à la maison, elle ne m'a rien donné à manger car elle était, ainsi que ma sœur, très fâchée contre moi ; elles ne m'ont pas offert une natte pour dormir et c'est sur la terre nue que j'ai dû coucher. Le lendemain, elle m'a envoyé avec Hulek cueillir des cocos. Hulek est restée à terre et je suis montée à l'arbre pour cueillir des noix ; ma sœur me voyant tout au haut a coupé le cocotier ; au moment où il allait s'abattre j'ai sauté sur un autre arbre, puis sur un autre, puis sur un autre encore car elle les abattait tous ; enfin, j'ai sauté sur un cocotier situé sur le bord d'une mare, tout seul, puisque les autres étaient à terre ; Hulek a encore coupé celui-là et je suis tombée dans la mare, et je suis morte. Hulek, voyant que j'étais morte est retournée à la maison.

Le roi lui dit :

— Ta mère est venue ici ; elle m'a dit que tu avais pris la fuite vers minuit, qu'elle s'était mise à ta recherche et qu'elle n'avait pu te retrouver. Alors, elle m'a remis sa propre fille Hulek afin qu'elle soit mon épouse jusqu'au jour où elle te ramènerait.

Kjong reprit :

— La tortue dorée que vous avez prise dans la mare et que vous avez mise ici dans un bassin, c'était moi. Quelques jours après m'avoir déposée dans ce bassin, vous êtes sorti pour vous divertir ;

1. Petite boîte en or, en argent ou en cuivre, dans laquelle on met la chaux rosée qu'on mélange à la chique de bétel.

alors Hulek est venue au bassin, m'a prise, m'a tuée, puis elle a fait cuire ma chair et elle l'a mangée. J'ai pris alors la forme d'un merle parleur ; vous m'avez prise et vous m'avez mise dans une belle cage dorée ; un jour que vous êtes sorti, Hulek est venue à ma cage, m'a prise, m'a tuée, puis elle a fait cuire ma chair et elle m'a mangé. J'ai pris alors la forme d'une jeune tige de bambou ; elle est venue couper cette tige qui était moi, et elle m'a mangée. O roi, ô cher mari, Hulek me déteste depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant.

Cependant Hulek, qui est couchée dans une chambre voisine, entend Kjong parler au roi ; elle écoute pendant un jour, deux jours, un mois, deux mois et comprend que Kjong est renée et qu'elle est revenue coucher avec le roi. Le lendemain où cette pensée lui est venue, elle vient voir la reine et elle lui dit :

— Je ne savais pas que c'était toi qui couchais avec le roi ; je croyais que c'était une autre.

Puis elle demanda :

— Comment se fait-il que de morte que tu étais, te voici maintenant renée ?

Kjong, entendant les doucereuses paroles de sa sœur, sourit. Voyant qu'elle sourit, Hulek, rassurée, lui dit :

— Comme tu étais morte, je suis venue te remplacer comme épouse du roi.

Kjong comprend bien que tout ce que dit Hulek a pour but d'apaiser son ressentiment.

Hulek ajoute :

— Comment se fait-il que ton corps soit si blanc, si beau, si propre ?

Kjong sourit et lui dit :

— Pour être comme moi, il faut faire ce que j'ai fait : prendre une marmite en fer, très grande, assez grande pour t'y baigner, y faire bouillir de l'eau, puis sauter dans cette eau bouillante. J'ai fait cela et mon corps étant bien purifié est devenu blanc, beau, propre comme tu vois.

Hulek croit aux paroles de sa sœur ; elle vend ses bijoux pour acheter une grande marmite chez le fondeur. Puis elle y met de l'eau, fait bouillir cette eau et, quand elle est bouillante, elle saute dans la marmite et meurt.

Kjong apprenant ce qui vient d'avoir lieu, prend un sabre, va voir le cadavre de sa sœur et ne trouve plus qu'un corps bouilli. Elle fait venir le Krâlahôm et le Youmréach et leur donne l'ordre de prendre le sabre qu'elle a apporté et de hacher le corps de Hulek, puis de

mettre ce hachis dans une jarre comme on fait d'un hachis qu'on veut conserver avec du sel. Ceci fait, elle appelle les gardes et leur donne l'ordre de porter la jarre à la maison de sa mère adoptive.

— Si ma mère, dit-elle, vous demande : « Qu'est-ce que cette jarre que vous me donnez ? » vous répondrez : « C'est une jarre de viande conservée que la reine Hulek nous a chargé de vous apporter, afin que vous la mangiez. »

Les gardes sortent du palais, font leur commission, puis reviennent. Kjong leur dit :

— Ma mère vous a-t-elle demandé quelque chose ?

Les gardes répondirent :

— Elle ne nous a rien demandé.

Ce jour-là, l'heure de manger étant venue, la mère prit dans la jarre de la viande conservée et se mit à la manger. Elle trouva cette viande si bonne qu'elle se dit en elle-même : « Ma propre fille a quelque chose de bon à manger et elle me l'envoie ; elle n'est pas comme Kjong, ma fille adoptive, qui était aussi femme du roi et qui ne songeait jamais à moi, qui ne m'a jamais rien envoyé à manger. Je suis bien heureuse qu'elle soit morte, car elle n'a point été reconnaissante du bien que je lui ai fait en la gardant chez moi. » La mère ne savait pas que Kjong était renée. Elle continua ainsi tous les jours de manger de la viande hachée qu'elle tirait de la jarre ; mais un jour, elle découvrit tout au fond la tête, les mains et les pieds ; elle sortit la tête et la regarda ; alors elle reconnut sa propre fille et s'écria :

— Hélas ! j'ai mangé la chair de ma fille !

Elle se frappa la poitrine, pleura, se lamenta sur la triste fin de son enfant, puis tout-à-coup la colère remplit son cœur, elle prit son écharpe, la jeta sur son cou et courut au palais pour réclamer sa propre fille au roi auquel elle l'avait confiée. Elle monta à la salle d'audience et vit Kjong qui était assise sur le trône, à la belle place. Très surprise, car elle croyait que Kjong était morte, elle pensa en elle-même : « Comment se fait-il que Kjong qui est morte soit ici ? Je dois certainement me tromper ; je n'y vois plus très clair ; ce ne peut être Kjong ; cette femme est certainement une autre femme. » Alors s'adressant à la reine, elle lui dit :

— D'où venez-vous, quel est votre pays ?

Kjong lui répondit :

— Je suis une fille adoptive, ma mère demeure dans un village qui n'est pas éloigné d'ici.

Alors, la vieille se lève et s'enfuit, sans saluer, sans prendre congé. Elle descend de la salle d'audience et rentre chez elle.

ADHÉMARD LECLÈRE

(*A suivre*).

COMMENTAIRE DU CENDRILLON

Ce conte est loin d'être le conte cambodgien dont j'ai parlé plus haut, et il n'est pas le conte annamite que M. Landes a publié. Cependant il est visible que tous les trois viennent d'une source commune[1]. Mais avant d'aller plus loin et d'essayer de justifier cette affirmation, je dois faire un acte de contrition. La Cendrillon du conte cambodgien porte le nom de *Kantok* et ce mot m'avait paru venir du pâli *Kanto*, beauté ; sa sœur porte le nom de *Angkat* et comme ce mot signifie *bout de tison* j'avais cru devoir faire remarquer combien ce nom rapprochait le conte cambodgien de notre conte français. J'avais bien observé que ce nom « bout de tison » n'était pas donné à la Cendrillon cambodgienne mais à sa sœur ; cela ne m'avait point arrêté et j'avais admis l'hypothèse d'une erreur, d'une confusion de noms commise à la longue par les adaptateurs cambodgiens. Le conte annamite aurait dû cependant me mettre sur la voie de la vérité ; en effet la Cendrillon annamite porte le nom de *Cam* et ce nom signifie « son de paddy » ; or *kantok* en langue cambodgienne désigne aussi le « son du paddy ». Mais comme le nom de l'autre fille est *Chong-Angkat* « bout de tison » et non *Angkam* « balle de paddy », je m'étais laissé séduire par « bout de tison » ; et pourtant le nom annamite de la sœur de Cendrillon est Cam « brisure de riz ». *Bout de tison*, Cendrillon, me paraissaient si bien s'accorder que j'avais fermé les yeux pour me mieux égarer.

Aujourd'hui, j'ai reconnu mon erreur ; le conte cham ne laisse aucun doute sur le sens des noms donnés aux deux jeunes personnes qui en sont les héroïnes. Le Cendrillon cham porte le nom de *Kjong* « son de paddy » et sa sœur celui de *Hulek* « écorce de riz ».

Ceci dit, voyons donc quelles sont les variantes les plus importantes et ce qui peut distinguer les trois versions chame, annamite et cambodgienne.

Comme notre conte français[2] de Cendrillon, les versions anna-

1. Je dis les trois, je devrais dire les deux contes, car la version annamite n'est assurément qu'une leçon notablement abrégée de conte cham.
2. Je pourrais dire « européen » car, du français de Perrault, il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe.

mites et cambodgiennes présentent les deux jeunes filles comme étant l'une la fille d'un veuf, l'autre la fille d'une veuve remariés ensemble ; la version chame qui, pourtant, a inspiré la version annamite, la donne comme étant, l'une la propre fille d'une vieille femme, l'autre sa fille adoptive seulement. Mais dans les trois versions française, cambodgienne et annamite, c'est la fille de l'homme qui est sacrifiée à la fille de la femme ; dans la version chame, Cendrillon est la fille *adoptive* de la femme. Il est naturel que les préférences d'une femme aillent à son enfant et nous savons que les enfants d'un homme remarié sont souvent, en Europe, sacrifiés aux enfants d'une nouvelle femme et quelquefois aux enfants que cette femme a eu d'un autre mari ; on ne peut donc être trop surpris de voir une femme préférer sa fille à une enfant qu'elle a adoptée. Ramenées à ce fait particulier, à ce point de détail, les quatre versions française, cambodgienne, annamite et chame sont identiques ; les préférences de la mère vont à sa fille. La version chame n'en diffère que par l'hésitation qui paraît tout d'abord s'être emparé de l'esprit de la mère.

Une autre variante est moins importante. Les trois versions asiatiques disent que les deux jeunes filles furent envoyées pêcher et qu'il fut convenu que celle qui prendrait le plus de poissons serait considérée comme étant l'aînée. Ce détail n'existe point dans notre conte de Cendrillon parce qu'en Europe tous les enfants sont sur le même pied et que l'aîné n'a point d'autorité sur les autres. Il n'en est pas de même en Asie, en Indo-Chine, où l'aîné a le pas sur le cadet, où toute la vie le jeune doit marcher derrière le plus âgé.

Tandis que la version cambodgienne représente la sœur de Cendrillon lui volant sa corbeille de poissons pendant le retour à la maison, la version annamite et la version chame montrent cette jeune personne dérobant le poisson dans la corbeille de Cendrillon, la première pendant que celle-ci s'amuse, sur son conseil, à cueillir des fleurs de nénuphar, la seconde pendant que, sur le conseil de sa sœur, Cendrillon, qui a eu froid, attend « au sec » que la chaleur lui revienne.

Le conte cambodgien nous présente un saint homme qui rencontrant Cendrillon tout en pleurs, lui fait présent d'un petit poisson qu'elle élèvera, nourrira, qui répondra à son appel et qui, un jour, sera tué par sa belle-mère. La version annamite dit que ce petit poisson était le seul que la voleuse n'avait pas pris et qu'elle avait laissé au fond de la corbeille ; c'est un génie qui lui conseille de le nourrir ; c'est la sœur de Cendrillon, Cam, qui tue le poisson et non la belle-mère. La version chame fait tuer le poisson par la sœur

(Hulek, mais elle ne fait intervenir ni un saint homme, ni un génie pour conseiller Cendrillon (Kjong) ; celle-ci s'est remise à pêcher, prend quatre poissons, en remet trois à sa mère adoptive et élève l'autre afin qu'il soit son petit ami.

La version cambodgienne enseigne que le saint homme, rencontrant de nouveau Cendrillon (Kantok) tout en larmes et ayant appris d'elle que son poisson a disparu, lui dit que son père et sa belle-mère l'ont tué, lui indique l'endroit où les arêtes ont été jetées et lui conseille de les cacher sous son lit. La version annamite dit qu'un coq montra à Cendrillon (Cam) les arêtes du poisson, qu'un génie lui dit de les mettre dans quatre petits pots et de les enterrer aux quatre coins de son lit. La version chame est autre : elle raconte que Cendrillon a rêvé que son poisson est venu l'inviter à prendre ce que sa sœur n'avait pas mangé de lui et à l'ensevelir au bord d'une route où elle pourrait rendre souvent visite à ses restes.

La version cambodgienne dit qu'un jour le saint homme conseilla à Cendrillon d'aller voir sous son lit ce qui s'y trouvait, de prendre l'un des deux objets qu'elle y verrait et de laisser l'autre ; elle ajoute que Cendrillon (Chong-Angkat), ayant trouvé sous le lit de sa sœur une des deux chaussures en soie que Kantok y avait laissée, la jeta par dessus la haie afin de lui jouer un mauvais tour, qu'un corbeau la saisit au vol, l'emporta et la laissa tomber dans le palais du fils du roi. La version annamite enseigne qu'au bout de trois mois et dix jours, Cendrillon (Cam) alla déterrer les pots et qu'elle y trouva des vêtements et une paire de chaussures, qu'elle alla dans les champs les vêtir et mouilla ses chaussures, qu'elle les mit à sécher et qu'un corbeau prit l'une d'elles. La version chame est encore différente : Cendrillon (Kjong) un jour ne trouva plus les restes de son petit ami, mais à leur place elle trouva une sandale d'or ; l'autre venait d'être prise par un corbeau et..... Mais tandis que dans la version cambodgienne et annamite il s'agit d'un prince, dans le conte cham il est question du roi lui-même.

Dans la version cambodgienne, c'est le père de Cendrillon, qui, dominé par sa femme et sa belle-fille, s'oppose à ce qu'elle essaye la chaussure ; dans le conte annamite, où il n'est pas parlé du père, et dans le conte cham où il s'agit d'une veuve, c'est la belle-mère ou la mère adoptive.

C'est encore cette femme qui, dans le conte annamite, mélange les graines de sésame aux haricots et donne à Cendrillon la tâche, qu'elle croit impossible, de procéder à leur triage ; dans le conte cham c'est la mère adoptive, mais l'épreuve est plus difficile parce que cette vilaine femme a pris soin de répandre tous les grains sur

l'herbe de la cour ; en outre elle est, dans cette même version, doublée de celle de l'écheveau emmêlé que Cendrillon doit démêler avant d'aller essayer la chaussure dorée ; donc deux épreuves dans la version chame et, puisque la seconde doit s'ajouter à la première quand la première est subie, manque de parole, mauvaise foi. Cette mauvaise foi se trouve dans le conte cambodgien ; le père, car là il s'agit d'un père et non de la belle-mère (ou de la mère adoptive), répand sur l'herbe de la cour un bol de riz et dit à Cendrillon qu'elle pourra aller essayer la chaussure au palais quand elle aura tout retrouvé et s'il n'en manque pas un grain ; Cendrillon retrouve tous les grains et s'absente un instant ; son père survient, lui vole une poignée de riz et se retire pour n'être pas soupçonné par sa fille ; celle-ci rentre, voit qu'on l'a volée, comprend ce qui s'est passé, reprend le riz que son père lui a pris et celui-ci, confus, est obligé de la laisser partir. Dans les trois versions, les oiseaux viennent aider Cendrillon, mais dans la version chame, où il y a une seconde épreuve, une fourmi vient l'aider à débrouiller l'écheveau de soie.

Dans le conte cambodgien, comme il s'agit d'un prince héritier, on a imaginé de faire abdiquer le roi père aussitôt après le mariage ; dans le conte annamite, le prince héritier épouse Cendrillon mais reste prince héritier ; dans le conte cham, il s'agit d'un roi et non d'un prince royal.

La version cambodgienne dit que le père de Cendrillon, sa femme et sa belle-fille, convinrent de tuer Cendrillon et de lui substituer sa sœur Chong-Angkat, que le père écrivit au roi qu'il était malade ainsi que sa femme, pour lui demander de laisser leur fille bien-aimée les venir voir. La version annamite enseigne qu'on fit dire à Cendrillon (Cam) que son père était malade et qu'on mit sous lui des oublies qui, quand il remuait, se brisaient avec bruit, afin de faire croire à la reine que c'étaient les os de son père qui craquaient ainsi. La version chame ne parle pas de maladie simulée par le père ; la mère adoptive va demander sa fille au palais pour quelques jours et afin qu'elle vint l'aider à s'aménager dans une nouvelle maison.

Ainsi, tandis que Cendrillon, dans le conte cambodgien, meurt brûlée dans une marmite d'eau bouillante que son père a versée sur elle pendant qu'elle se baignait avec lui, la Cendrillon chame meurt noyée dans une mare où sa sœur l'a faite tomber en abattant le cocotier sur lequel elle est montée. Elle meurt de la même façon dans le conte annamite, mais le cocotier est devenu un végétal plus facile à couper, un aréquier. Cendrillon y monte pour satisfaire au caprice de son père malade et qui désirait avoir une noix d'arec ; dans la version chame, on ne dit pas quelle raison allégua la mère pour en-

voyer Cendrillon cueillir des noix de coco et il ne semble pas qu'elle fut complice de sa fille ; celle-ci, lui cacha son crime et lui dit que Cendrillon (Kjong) s'était tuée par accident.

La version cambodgienne montre le père enterrant dans son jardin Cendrillon qu'il a tuée, celle-ci renaissant sous la forme d'un bananier, le père coupant le bananier et le traînant dans la forêt et ce bananier devenant un très joli bambou. La version annamite dit que Cendrillon renaquit sous la forme d'un oiseau que le roi élevait, que sa sœur devenue épouse du prince héritier prit l'oiseau et le mangea, qu'elle répondit aux reproches qui lui furent faits qu'elle avait en le mangeant satisfait un désir de femme grosse; elle enseigne encore que les plumes de cet oiseau se transformèrent en une jeune pousse de bambou, que la princesse la fit couper, la fit cuire et la mangea et que des écorces de cette pousse de bambou qu'elle avait jetées, naquit un arbre fruitier portant le très beau fruit si haut placé que la sœur de Cendrillon ne put l'atteindre. — La version chame est beaucoup plus près de la version annamite que du conte cambodgien ; elle a inspiré la première, c'est évident, mais elle n'a rien donné au second : Cendrillon noyée y devient tortue dorée que le roi fait mettre dans un bassin de son palais ; sa sœur mange la tortue et s'excuse comme dans la version annamite par son état de grossesse ; de la carapace de la tortue naît un merle parleur que la reine mange encore ; des plumes de ce merle naît une jeune tige de bambou que la reine mange encore ; des écorces de cette jeune pousse de bambou naît un arbre portant un fruit dans lequel habite Cendrillon.

La version cambodgienne, qui n'a pas ce fruit mais qui le remplace par un magnifique bambou, loge Cendrillon dans ce bambou, fait coucher le roi près de ce bambou qu'il aime et c'est là que se fait la rencontre de Cendrillon et du roi. La version chame et la version annamite qu'elle a inspirée fait tomber le fruit dans le panier (ou dans la besace) d'une vieille femme qui l'emporte en sa maison ; quand elle s'absente, Cendrillon sort de son fruit et prépare le dîner, nettoye la maison et cela est un grand sujet d'étonnement pour la vieille femme ; elle va se cacher et surprend Cendrillon, celle-ci lui dit d'inviter le roi (dans la version chame, le prince héritier dans la version annamite) à venir se divertir chez elle ; le roi (ou le prince royal) dit qu'il n'ira que si la rue est couverte d'un tapis ; Cendrillon tapisse la rue et la reconnaissance a lieu chez la vieille.

Le conte cambodgien s'achève par le retour de Cendrillon au palais et la fuite de sa sœur dont on n'entendit plus jamais parler. Un pareil dénouement ne pouvait convenir aux Chams ; à ces pirates

hardis et cruels, il fallait une finale plus émouvante, quelque chose d'horrible qui laissât une grande épouvante au cœur. Ils imaginèrent donc que Cendrillon pour se venger conseille à sa sœur, qui désire être aussi belle qu'elle, de se plonger dans une marmite d'eau bouillante et que celle-ci suivit ce conseil à la lettre et périt. Cette vengeance aurait pu paraître suffisante, mais il restait la mère adoptive qui, elle aussi, était coupable et qui méritait d'être punie ; Cendrillon s'est vengée de sa sœur, elle doit aussi se venger de sa mère adoptive et les Chams ont poussé le récit à son horreur suprême. Cendrillon fait hacher le corps bouilli de sa sœur, le fait mettre dans une jarre avec du sel, puis elle fait porter cette viande conservée à sa mère adoptive. Celle-ci, qui ignore que Cendrillon a repris sa place au palais, croit que c'est sa propre enfant, la reine, qui lui fait un présent et mange cette chair ; parvenue au fond de la jarre, elle trouve la tête, les pieds, les mains et reconnait qu'elle a mangé sa fille. C'est horrible mais cela plaît aux Chams et ..... aux Annamites puisque ceux-ci ont copié tout cela sans frémir. Ils ont supprimé quelque chose, mais non ce qui est épouvantable, ce qui fait horreur ; ils ont suprimé la fin du conte cham qui est une idée heureuse après une idée si cruelle : la mère jette une écharpe sur son cou, vole au palais pour réclamer sa fille, voit Cendrillon, n'en peut croire ses yeux, l'interroge et sur sa réponse, s'enfuit en sa maison, sans saluer, sans prendre congé.

On voit par ces données principales, qui affectent la donnée primitive, que les trois versions sont proches, très proches parentes, mais qu'elles ont pour origine un conte assurément plus ancien. Notre conte français de Cendrillon est plus simple ; la donnée se réduit à rien et c'est ce qui en fait le charme : une jeune fille mal vue par son père remarié, par sa belle-mère et par les filles de sa belle-mère, tenue au foyer, à la cuisine, devenue la servante de la famille ; elle pénètre furtivement au bal que donne le roi avec les habits que lui a procurés une fée ; elle y perd une de ses chaussures et le prince qui trouve cette chaussure déclare qu'il n'épousera que la jeune fille qui pourra la chausser ; cette chaussure est si petite que Cendrillon seule peut y glisser le pied et le roi la fait sa reine.

C'est tout. C'est assez pour nous, mais pour les Asiatiques, c'est peu ; à ces imaginations qui poussent comme des lianes, il faut autre chose ; à cette donnée mère ils ont ajouté des incidents nombreux, quelque chose qui peut nous paraître inutile et fastidieux, mais qui leur paraît à eux très important. Ils aiment à écouter lire les poèmes qui durent quatre jours et dans les pagodes les Jâtakas qui exigent

deux ou trois lectures ; à voir jouer les pièces de théâtres qui durent trente-six heures.

Malgré cela, comment douter que notre conte de Cendrillon ne soit le frère des contes cambodgiens, cham et anamite ? Je ne vois pas leur père et ne saurais dire s'il est indien, persan ou égyptien ; je ne sais pas si la donnée de Cendrillon a été retrouvée chez les Arabes ou ailleurs, mais je suis bien certain que néangkantok[1], Kjong, Cam et Cendrillon sont la même petite personne d'abord opprimée, puis protégée, là par un saint homme, ici par ses mérites, plus loin par un génie et chez nous par une fée ; je suis bien certain que c'est une jeune fille qu'on a blondie ici, brunie là, dont j'ignore le pays d'origine, mais qu'on aime partout et dont chaque peuple se dispute la nationalité.

La donnée de la fillette opprimée chez elle à l'avantage de sa sœur, le petit soulier perdu, la résolution du prince de n'épouser que celle qui pourra chausser ce petit soulier, sont un canevas qui n'a pu naître tout à la fois en Europe et en Asie. On n'invente pas deux fois ces choses-là et, surtout, il ne se trouve pas deux esprits pour les rassembler et en faire, à leur mutuel insu, un canevas de conte enfantin. La Cendrillon de Perrault est certainement venue de la source qui a donné les trois versions que je viens de comparer.

ADHÉMARD LECLÈRE
Résident de France au Cambodge.

1. Méang est un mot cambodgien signifiant dame, demoiselle et qui précède toujours le nom des femmes ou des filles libres, honorables.